

64 page

#2_trimestriel_1/2015_9,50€

revue de récits graphiques





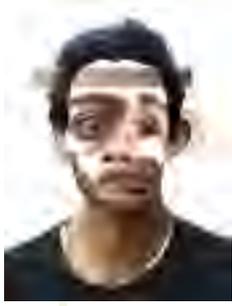
> <http://eleonorescardoni.wix.com/du-brol-de-leo>

Jeux de Massacre

Éléonore Scardoni

Amusée comme passionnée par tout ce qui touche de près ou de loin au dessin. Je voyage d'idées en idées, de récits graphiques en nouvelles aventures qui ne manquent pas de péripéties pour mes personnages comme pour moi. Pour l'instant, j'use mes bottillons en parcourant divers sentiers de l'école. Mon piètre sens de l'orientation me perd de raccourcis en détours. « Jeux de Massacre » est un bout de cet itinéraire incertain qui m'a donné du fil à retordre. Il nous raconte l'histoire d'un héros perturbé par de drôles de rencontres qui va se laisser entraîner dans d'étranges tournois de shi-fu-mi à mort.





> maximilienplanchon@hotmail.fr

Aux innocents les mains pleines

Maximilien Planchon

Ce projet a été réalisé suite à un voyage au Bénin qui fut une immersion au sein de la religion/culture Vodou. Nombreux sont les clichés véhiculés sur les us et coutumes de cette culture. En tant que Yovo (occidental), il m'a donc semblé pertinent d'en tenir compte et d'aborder mon histoire avec ces mêmes stéréotypes que nous dictent nos lacunes et notre méconnaissance. Les thèmes de l'ignorance, la bêtise, l'incompréhension sont des sujets qui m'inspirent car c'est d'eux que découle notre propre remise en question. Cette confrontation à l'absurdité me paraît essentielle puisqu'elle pointe du doigt qui nous sommes et quelle est notre relation au monde.



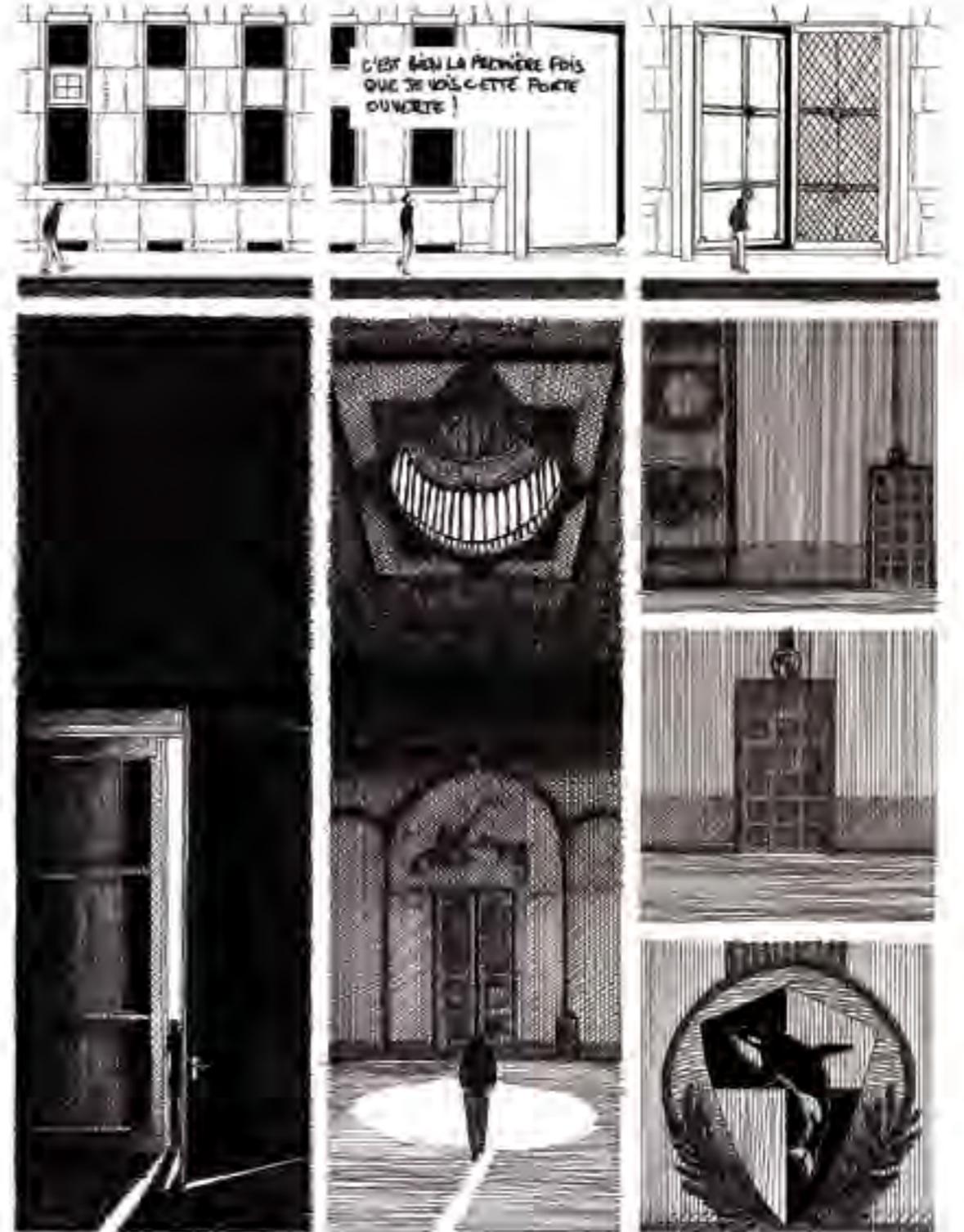


> irsapierre.tumblr.com

Le Palais

Pierre Mercier

Une grande bâtisse administrative neutre qui semblait vide se révèle grâce à la curiosité de ce personnage qui sera notre guide. Passée la grande porte cochère, s'ouvre un espace improbable et inquiétant où le personnage réalisera rapidement avoir fait une erreur et voudra alors en sortir absolument. Hésitant avant l'ouverture de chaque porte, devenant méfiant face à chaque élément qu'il rencontre, tout ce qu'il se produit dans ce lieu semble lui en vouloir personnellement et être conçu pour le persécuter. Il n'est en fait qu'un minuscule pion dans la vaste structure labyrinthique de bassins, couloirs de services et écluses qui lentement esquissent les contours d'un cercueil.





> eratti.blogspot.be
> eratti.tumblr.com

MES Montagnes

Erika Ratti

Appelez-moi par mon nom, Ratti. Laissez-moi vous expliquer que j'ai des pigeons dans mon toit depuis à peu près 4 ans, et que je me laisse distraire par des détails insignifiants que j'apprécie tant. Malgré mes nombreux déménagements entre les quartiers de Bruxelles depuis mon arrivée, il y a 5 ans, j'ai toujours autant d'objets inutiles dont je ne parviens pas à me séparer. J'ai aussi beaucoup de bouts de tissus et des tricots produits pendant mes deux années en design textile à La Cambre, et un bon nombre de papiers volants vêtus de dessins que je devrais trier. Avant que je ne les égare, je crée des éditions, des installations, des vidéos quand ce médium m'inspire, voire des performances et des pièces sonores. Je regroupe une partie de mon travail sur deux blogs, eratti.blogspot.be et eratti.tumblr.com. « Mes Montagnes » est un récent travail. Ces extraits racontent un voyage inspiré de la vie de ma grande-tante d'Italie, grande voyageuse aujourd'hui âgée de 90 ans.



JE M'EN SOUVIENS COMME SI C'ÉTAIT HIER.

L'EMPLOYÉ DU MOI



Recherche pour la couverture de « Le Sourire de Rose » © Sacha Goerg - Casterman

l'art de raconter des histoires

Le récit hors case d'un groupe de passionnés, étudiants à l'ERG (École de Recherches Graphiques), qui éditent leurs premières BD dans un hebdomadaire « LE SPON » pour « spontané ». Ils réaliseront, pendant toute l'année 1999, 47 numéros, photocopiés, pliés, agrafés et tirés à 100 exemplaires vendus 5FrS (=0,80€). Des nombreuses structures qui ont émergé autour des sections bandes dessinées, L'Employé du Moi est certainement la plus créative. En 15 ans, ce groupe d'étudiants, qui souhaitent partager un projet, un atelier et s'autoéditer, est devenu une référence dans la BD et l'édition. L'Employé du Moi fête ses 15 ans et a été récemment honoré d'une exposition au Festival d'Angoulême du 29 janvier au 1^{er} février 2015.

Bruxelles, octobre 2014. Rencontre autour d'un café avec Sacha Goerg et Maxime de Radiguès dans l'atelier collectif de L'Employé du Moi situé dans la rue, bien nommée, du Progrès.



« Un été en apnée » © Maxime de Radiguès - Sarbacane

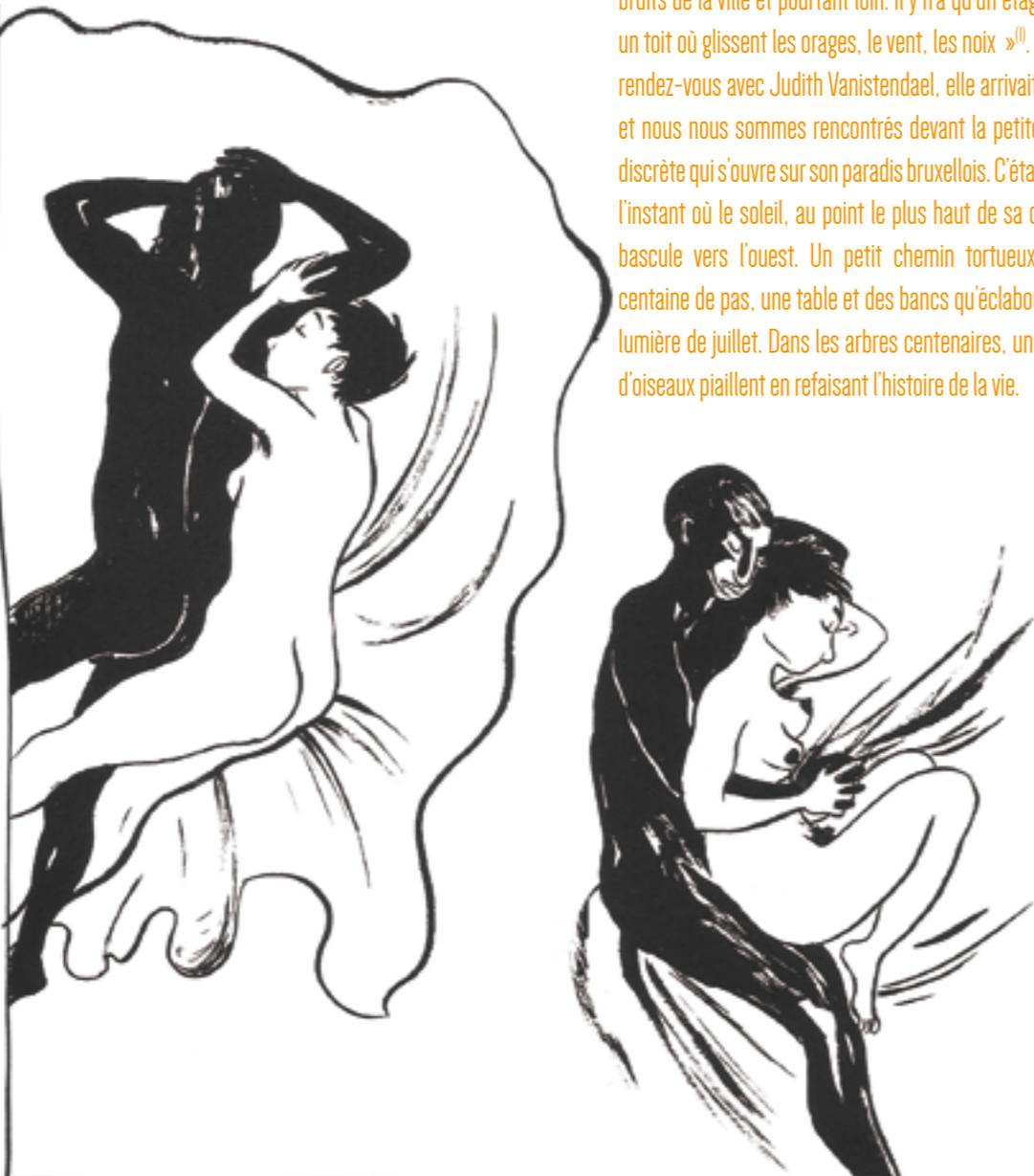
En 1999, un groupe d'étudiants en BD lancent le fanzine SPON, pour « Spontané ». Sacha Goerg : « L'équipe fonctionnait bien et nous avons eu envie d'autre chose, L'Employé du Moi était une évidence. Un atelier collectif pour fédérer notre travail, échanger nos expériences et nous autoéditer. Chacun, pour s'en sortir, avait un job et pour ne pas être aspiré par les contingences matérielles, il nous fallait un lieu et un projet, L'Employé du Moi était

« Raconter des histoires, avoir une narration forte même si le dessin était moins élaboré »

cette plate-forme idéale ». Max de Radiguès ajoute : « Contrairement à d'autres collectifs aussi issus des mêmes écoles, comme Fremok ou La 5ème couche, qui ont une approche plus graphique de la BD, nous voulions

Judith Vanistendael

« C'est une maison tranquille avec un jardin, près des bruits de la ville et pourtant loin. Il y n'a qu'un étage avec un toit où glissent les orages, le vent, les noix »⁽¹⁾. J'avais rendez-vous avec Judith Vanistendael, elle arrivait à vélo et nous nous sommes rencontrés devant la petite porte discrète qui s'ouvre sur son paradis bruxellois. C'était juste l'instant où le soleil, au point le plus haut de sa course, bascule vers l'ouest. Un petit chemin tortueux d'une centaine de pas, une table et des bancs qu'éclabousse la lumière de juillet. Dans les arbres centenaires, une volée d'oiseaux piaillent en refaisant l'histoire de la vie.

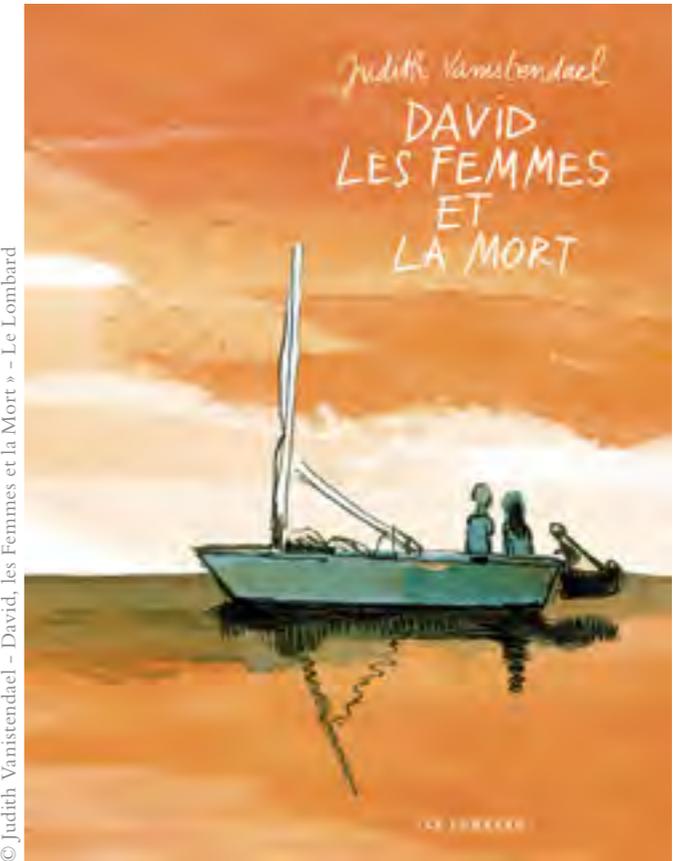


Judith : Comme on le dit en flamand, *l'environnement peut faire le bonheur des gens !*

64_page : Tu vis en plein cœur de la ville et on est en pleine nature...

J. : C'est un luxe, hein ! Moi, j'ai grandi à Mérode. Je n'aimais pas du tout ce quartier, très chic mais il n'y avait pas de vie dans la rue ! Je recherchais une vie de quartier. J'ai d'abord habité à Schaerbeek du côté de la chaussée de Haecht. J'aimais beaucoup mais nous voulions acheter une maison et nous avons cherché dans l'Ixelles populaire, à Matongé⁽²⁾. Même là, c'était trop cher ! Puis une connaissance m'a parlé de cette maison qui appartenait à la SLRB⁽³⁾ et qui était invendable. C'était une ruine, juste les murs et plus de toit. Personne n'en voulait parce qu'il y avait des fenêtres que d'un côté et qu'elle était loin de la rue, dans un quartier réputé comme difficile à deux pas du canal à Molenbeek.

Moi, j'ai aimé tout de suite cette ancienne écurie, son grand jardin, son petit hangar pour ranger les vélos, ses arbres centenaires avec des cerises de Schaerbeek et le tohu-bohu des oiseaux, tôt matin. Je suis bien, ici. Cela m'apaise.

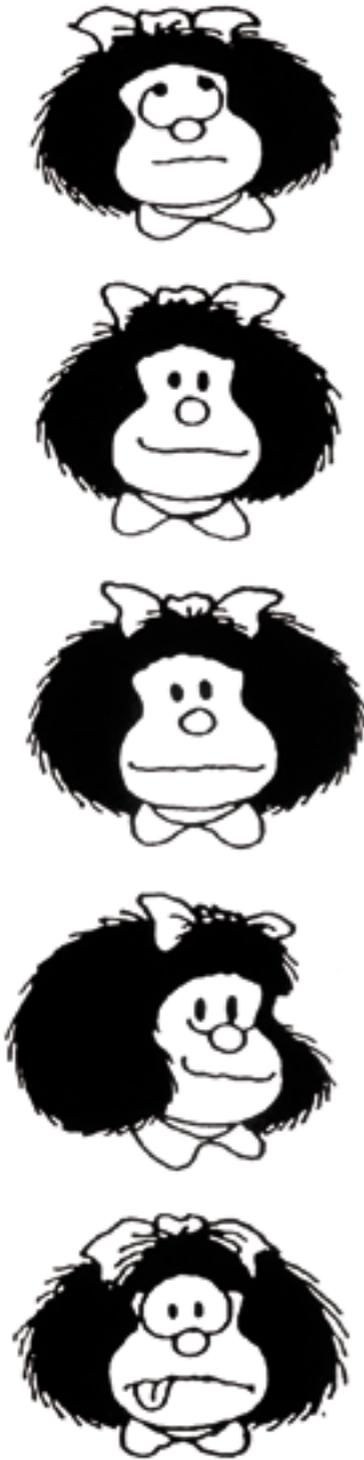


« Quand je pousse la porte, il y a le petit chemin, 50 mètres, et déjà, je me tranquillise. »

J'ai la chance d'avoir ce lieu qui me permet de me remettre du bruit, de l'intensité de la ville. La ville n'est pas facile et cet endroit m'aide à me retrouver avec moi-même. Pas seulement moi, d'autres personnes aiment venir, ici, au calme du jardin...

64_p. : C'est ici que tu travailles ?

J. : Pendant une période, pour pouvoir travailler et avoir du temps pour mes enfants, j'ai tenté de rejoindre un atelier collectif, mais j'y ai renoncé. Je travaille ici en regardant mon jardin...



Mafalda ne joue pas à la poupée

LA VIE EST BELLE, MAIS LE MALHEUR
C'EST QU'IL Y A BEAUCOUP DE GENS
QUI CONFONDENT BELLE ET FACILE.



Quino dessine Mafalda sans équivoque : courte sur pattes, grassouillette, hirsute, le visage en haricot, elle serait à l'opposé des canons imposés par la mode. Mafalda et Barbie sont de la même génération triomphante des golden sixties et de la société de consommation (comme Gaston Lagaffe, soit dit en passant). La sauterelle blonde à la poitrine opulente et aux jambes interminables naît en 1959 aux USA, tandis que le petit boudin qu'aucun prince charmant ne transformera en princesse voit le jour en 1964 en Argentine.

Les circonstances de leurs naissances valent la peine d'être rappelées. Barbie a été créée parce qu'une femme d'affaires, Ruth Handler (Future fondatrice des jouets Mattel) avait constaté que sa fille Barbara - Barbie en est le diminutif - confiait

« Mafalda et Barbie sont de la même génération triomphante des golden sixties »

des rôles d'adultes à ses poupées. Mafalda suit une trajectoire tout autre, car c'est l'agence de publicité chargée de promouvoir une gamme de produits électroménagers qui imposa à Quino d'imaginer des personnages qui ressembleraient aux séries à succès du moment, Peanuts, Blondie ; et dont le nom



Johnson m'a tuer

de Louis Theillier

Lorsqu'en 2011, le directeur de Johnson Matthey annonce la fermeture de l'usine bruxelloise, 300 salariés se retrouvent sur le même bateau paré pour le naufrage. Une longue période de négociation va commencer.



Si l'on compte 4 personnes par famille, 1200 personnes sont directement mises en danger pour permettre à une multinationale excessivement bénéficiaire d'engendrer, par la délocalisation en Macédoine, plus de profits en bénéficiant de millions d'euros d'aides publiques et en payant nettement moins les nouveaux ouvriers.

Parmi ces ouvriers, Louis Theillier décide de passer à l'action en s'improvisant à sa manière à la fois reporter infiltré et dessinateur de bandes dessinées.

« Johnson m'a tuer » n'est pas un album comme les autres et s'inscrira probablement dans l'histoire de la bande dessinée à un moment où les éditeurs louvoient dans la surproduction.

Certes, les BD autobiographiques existent par centaines depuis longtemps, la BD reportage n'a de cesse de se développer depuis la sortie de « Pyongyang » de Guy Delisle et continue à prouver que cette nouvelle forme de récit permet de transcender un mode d'expression aux possibilités sous-estimées (la Revue dessinée et XXI comptent parmi les meilleurs reportages BD).

« Johnson m'a tuer » se démarque des autres parce qu'a priori, Louis Theillier n'était pas destiné à devenir auteur de bande dessinée et qu'il le réalise dans l'unique but de rendre visible une situation particulière cherchant à créer un média pour toucher le grand public et ainsi lutter contre l'invisibilité du monde du travail.

C'est donc par nécessité et non par passion de la BD qu'il réalise cet album.

Conscient de l'efficacité du médium, il relate dans l'urgence, avec des stylos-bille (outil d'un amateurisme assumé) et du papier machine, le conflit qui s'engage et l'inexorable chemin de croix vers la fermeture. Entouré de ses collègues, il nous livre spontanément un récit unique, écrit et dessiné sur le vif, à mi-chemin entre journalisme d'investigation et photoreporter.

Prendre la parole et dessiner chaque situation en séquences, en strips, ajustant textes et images, c'est pour lui le meilleur moyen de se rendre compte de la situation, c'est une alternative aux médias traditionnels, c'est sur-



tout le développement d'un objet hybride au croisement de différents modes d'expressions complémentaires. Et Louis Theillier ne se contente pas de raconter ce qu'il vit, ce qu'il voit. Il raconte ce qu'il ressent en découvrant ce médium particulier aux potentialités fascinantes et inexplorées. C'est la magie du dessin qui engendre la réaction des collègues, l'efficacité et la synthèse du récit qui permet aux lecteurs de se laisser emporter par la lecture.

Présenté en interne par le biais d'une micro édition à ses 300 collègues tout au long du conflit social, puis sur un blog pour toucher un plus large public, l'ouvrage « Johnson m'a tuer » est paru chez Futuropolis en mai 2014. La bande dessinée serait-elle devenue un médium à la portée de tous, facile à mettre en œuvre pour relater un événement singulier ? J'en doute. Louis Theillier a mis à profit un savoir faire en dessin appris dix ans auparavant aux Beaux-arts. De plus, il fait partie sans aucun doute de ces artistes, ces conteurs d'histoires qui, intuitivement, comprennent le jeu des codes spécifiques du récit graphique, des mécanismes narratifs et de la force de la cohabitation du texte et du dessin. Il n'est pas juste un ouvrier qui à un moment est témoin d'un événement marquant. Il a radicalement fait les bons choix : un réalisme documenté, précis ; un dessin qui renonce à tout artifice ; un découpage rythmé par une bonne alternance - texte, bulles, close-up, panoramique ; l'utilisation du stylobille...

Son dessin est dur, violent, rebelle, sensible et vivant. Un dessin sans complexe, sans fioriture qui se rapproche du lecteur universel et lui fait vivre cette émotion, cette tranche de vie, parce que lui-même l'a vécue de l'intérieur.

« Johnson m'a tuer » n'est sans doute pas un one-shot, il a révélé un auteur et on le retrouvera face au réel, crayon à la main pour la réalisation d'autres projets.

Il fait partie des fondateurs du projet MEDOR, un trimestriel belge d'enquêtes et de récits, un nouveau processus pour construire l'information. A paraître prochainement.

Une chose est sûre, c'est la fermeture de l'usine qui lui a ouvert cette porte.



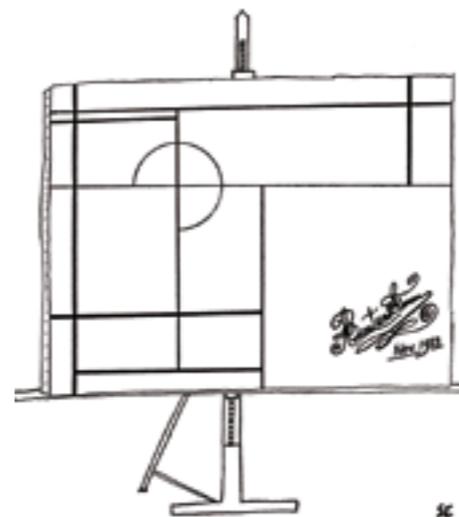
> Soutenez Médor sur www.medor.coop
> Johnson m'a tuer - journal de bord d'une usine en lutte - Futuropolis, 2014

Adjugé !

Plusieurs ventes aux enchères de planches originales de BD défraient la chronique ces jours-ci. Les estimations laissent à penser que tout auteur BD, même jeune, deviendrait un jour millionnaire. Vraiment ? Autant jouer au Lotto toutefois, car la formule reste vraie : « beaucoup d'appelés pour peu d'élus ». Le monde de la BD est pareil à celui du show-business, avec ses quelques vedettes aux cachets mirifiques côtoyant des légions de rameurs qui galèrent, des auteurs rigoureux qui jamais ne feront la moindre concession fréquentant des collègues prêts à toutes les compromissions. Et puis, il y a les autres, qui n'entrent dans aucune de ces catégories, ni pauvres, ni riches, ni inconnus, ni célèbres, qui vivent correctement de leur art en étant satisfaits, voire heureux de leur sort.

« Ce n'est pas nécessairement le plus doué à l'origine qui émerge finalement »

Le phénomène des enchères BD était prévisible. En effet, le marché de l'art atteignant les sommets que l'on sait, les oeuvres sont devenues impayables sauf pour quelques rares très grosses fortunes ou des sociétés d'investissement. Il a fallu trouver autre chose : le vin, les bagnoles, les joueurs de foot, etc. Les originaux BD qui ont l'immense mérite de provenir d'un art mineur, mais po-



pulaire, de grande diffusion, se révèlent donc une mine d'or. Tous les facteurs sont réunis pour que commence leur exploitation systématique. Ces ventes aux enchères indiquent qu'il en va de la BD comme de tout et de n'importe quoi, la loi du profit est désormais la seule qui compte. Que l'on aime ou pas. On pourrait reprocher aux écoles d'ignorer cette réalité qui atteindra les étudiants comme un coup de poing dès qu'ils affronteront la vraie vie. Car ce n'est pas nécessairement le plus doué à l'origine qui émerge finalement, il

« L'oeuvre est aussi la gestion de l'oeuvre. »

ne suffit pas d'être bon, très bon même, de belles études et un joli diplôme ne sont que parties d'un problème bien plus vaste. Qu'est-ce à dire, sinon que sur la table à dessin, à côté des planches, de l'ordinateur, il y a les factures. Travailler en toute sérénité ne peut se faire qu'une fois l'intendance assurée, qui exige au minimum son équivalent en rentrées financières. Nous connaissons tous ces poètes bédéistes maudits qui pourrissent dans autant de caves et de greniers parce qu'ils ont ignoré cette réalité in-

contournable. Vivre de sa BD exige autant un savoir-faire qu'un faire-savoir, la gestion des relations humaines, le souci des médias, l'existence via les réseaux sociaux, la connaissance des chaînes qui régissent l'édition, la production, la distribution, se fabriquer et entretenir un carnet d'adresses efficace, toutes choses qui entourent la création proprement dite. L'oeuvre est aussi la gestion de l'oeuvre. Donc s'organiser en conséquence, s'entourer de compétences s'il le faut. Hergé, Franquin, Zep, Jean Van Hamme (et d'autres qui s'y reconnaîtront) ne sont pas que de doux poètes ou des auteurs rêvant dans leurs bulles. La qualité de leurs oeuvres s'est épanouie aussi parce qu'ils ont été capables de se créer un environnement favorable. Qui fait souvent la différence...

